

# Remarques sur les noms de femmes en grec

Autor(en): **Masson, Olivier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **47 (1990)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-36892>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Remarques sur les noms de femmes en grec

*Par Olivier Masson, Paris*

Le sujet traité, les noms de femmes en grec ancien, n'est pas aussi simple qu'il pourrait le paraître à première vue. D'abord, à cause de la vaste documentation du grec, qui commence avec le répertoire des tablettes mycéniennes. Ensuite, et surtout, parce que les noms des femmes, pour une grande partie, ne sont pas des noms d'hommes «au féminin», si l'on peut dire. Remarquons d'ailleurs qu'ils n'ont pas souvent été étudiés pour eux-mêmes. Ainsi l'article très nourri d'Ernst Fraenkel sur l'onomastique grecque, dans le Pauly-Wissowa (paru en 1935)<sup>1</sup> est presque uniquement consacré aux noms d'hommes et ne mentionne que rarement, sans développement spécial, ceux des femmes. Fait exception heureusement Friedrich Bechtel (1855–1924), le maître incontesté des études d'onomastique grecque, qui écrivit en 1902 ses *Attische Frauennamen*<sup>2</sup>, ouvrage exemplaire qui n'a pas été remplacé. Il a montré dans ses travaux tout l'intérêt, philologique, historique ou sociologique, que peuvent comporter les noms si variés des femmes grecques.

J'ai mentionné les tablettes mycéniennes. En effet, pour la période qui précède approximativement 1200, il faut examiner ces documents. Les noms d'hommes, vu le caractère «bureaucratique» de ces pièces administratives, y sont très nombreux. Statistiquement, ceux des femmes sont plus rares. Cependant on rencontre des exemples intéressants. Ainsi, parmi les tablettes retrouvées à Mycènes (1958), la tablette MY 659 concerne un groupe de femmes et de leurs filles (peut-être un inventaire de lits)<sup>3</sup>. Bien qu'elle soit mutilée en bas, cette tablette apporte des éléments notables. A la l. 2, *arekasadara* ne peut être que le composé connu Ἀλεξάνδρα: donc un féminin constitué simplement à partir du masculin Ἀλέξ-ανδρος (dont il confirme, soit dit en passant, et l'ancienneté, et le caractère évidemment hellénique). A la l. 3, *teodora* est un autre composé clair du même type, à côté de Θεό-δωρος «don du dieu» (cf. le parallèle Θεό-δοτος, «donné par le dieu»). Nous voyons par ces deux noms limpides le

\* Je donne ici le texte développé d'une conférence présentée le 11 mai 1990 devant la Faculté des Lettres de l'Université de Genève.

1 S.v. *Namenwesen*, RE 16, 2 (1935) 1611sqq.

2 Désormais cité *AFN*.

3 A. Sacconi, *Corpus delle iscr. in lineare B di Micene* (Rome 1974) 70–71.

fonctionnement du système, avec des noms dont l'histoire est très longue, puisqu'ils sont encore vivants dans des langues modernes. D'autres noms de la tablette sont moins évidents. L. 7, *pirowona* pourrait être Φιλο-Φοίνα, grammaticalement «pour qui le vin est cher, agréable» (bien qu'à l'époque historique on ait seulement Οἰνό-φιλος)<sup>4</sup>. L. 4, *eritupina* est difficile, on a songé à y voir un nom en Ἐρι-(?)<sup>5</sup>. L. 5, *otowowije* doit être un composé, apparemment avec premier élément en (F)ορδο-, mais la finale? En 1967, Alfred Heubeck<sup>6</sup> a proposé d'y voir un composé en -ης qui ne change pas au féminin, type ἀληθής du lexique; son argumentation est un peu compliquée, et je préfère évoquer, dans la liste homérique des Néréïdes, les deux figures féminines Νημερτής et Ἀψευδής (Il. 18, 43); le second élément se rapporterait à οὔς «oreille»<sup>7</sup>. Enfin il est notable que deux de ces noms, *mano* (l. 2) et *keraso* (côté) soient visiblement des noms en -ώ, type πειθώ, Λητώ; si le premier est trop court pour être interprétable, le second fait penser à κερασός «cerisier»<sup>8</sup>.

En tout cas, l'état mycénien correspond déjà à ce qui sera plus tard le répertoire de l'hellénisme classique; on y voit des composés, en rapport étroit avec les composés masculins; des noms simples, d'origines et de formations très variées; enfin des noms peu ou pas explicables par le grec, venant de quelque substrat. Ces derniers, sans doute nombreux en mycénien et bien représentés chez Homère, si l'on songe à Ἑλένη ou à Νιόβη<sup>9</sup>, deviendront ensuite plus rares et ne nous retiendront pas ici.

Pour les composés, on doit faire quelques remarques. Le type Ἀλεξ-άνδρα a déjà montré que cette catégorie, très importante, n'est que le passage morphologique au féminin d'un composé masculin, à valeur «guerrière». Effectivement, les radicaux utilisés sont ceux du milieu masculin: ἀγορά, ἄναξ, ἀνήρ, ἀρετή, βουλή, δῆμος, ἵππος, κλέος, κράτος, μάχη, νίκη, στρατός, etc. Toutes ces notions importantes dans la société masculine, guerrière et sportive, se retrouvent chez les femmes, sans qu'il y ait la moindre préférence à côté pour des notions telles que «beauté», «grâce» ou «mère» (pour ce dernier groupe en Μητρο-, Bechtel, avec quelque excès, pense à la «Mère des dieux»<sup>10</sup> plutôt qu'à la simple notion humaine).

Tout cela ne doit pas nous étonner, puisque l'anthroponymie grecque, au moins dans le système des composés, est héritée de l'anthroponymie indo-eu-

4 F. Bechtel, *Die histor. Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit* (Halle a. d. S. 1917, réimpr. 1964 et 1982), cité désormais *HPN*, 345 et 450.

5 M. Casevitz, *Rev. Phil.* 49 (1975) 230–231, avec une tentative d'explication.

6 *Studi Micenei ed egeo-anatolici* 4 (1967) 35–39.

7 Cependant, la structure précise de la finale en *-wije* demeure difficile.

8 Ainsi Chantraine, *Dict. étymologique s.v. κέραςος* (autrement Heubeck, *Kadmos* 4, 1965, 138–145, cherchant un diminutif de composé).

9 H. von Kamptz, *Homerische Personennamen* (Göttingen 1982) 136. 141. On remarquera que ce très utile ouvrage, bien dans la ligne traditionnelle, considère essentiellement les noms de femmes d'un point de vue morphologique.

10 Bechtel, *HPN* 317sq.

ropéenne comme on le voit bien grâce à la comparaison avec les noms germaniques. Et finalement, il n'y aurait vraiment pas grand chose à dire de cette onomastique féminine, si elle se limitait à ce groupe de composés (auxquels il faut ajouter les *diminutifs* de composés, souvent intéressants du point de vue morphologique, comme Ἀριστιδῶ ou Ὀνησακῶ<sup>11</sup>, mais qui n'apportent pas d'autres notions).

Heureusement, il reste le groupe très vaste et très diversifié des «autres» noms, ou noms «simples». Leur dénomination n'est d'ailleurs pas très facile et varie d'un auteur à l'autre. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lors des premières recherches d'un pionnier comme August Fick (le maître de Bechtel), les érudits étaient un peu polarisés sur l'étude des composés, à cause de l'indo-européen, du germanique et du sanskrit, etc. C'est pourquoi, tout ce qui n'était pas du domaine des composés semblait secondaire et d'un moindre intérêt. Fick lui-même, dans son livre de 1874, essayait à tout prix de tirer les noms simples du domaine des composés<sup>12</sup>, puis il a concédé l'existence de «Namen aus Namen» pour les simples<sup>13</sup>. Par la suite, Bechtel a peu à peu clarifié les données. En 1898, il publiait son étude spéciale sur les sobriquets, les *Spitznamen* (= *Spottnamen*), qui sont ordinairement «simples»; dans la préface des HPN<sup>14</sup>, on trouve cette phrase instructive «... die reiche Klasse der metonymischen Namen, der interessantesten, die der griechische Geist geschaffen hat». La notion de métonymie est en effet capitale pour beaucoup de noms simples, et nous y reviendrons. Cependant, sans doute pour simplifier, Bechtel a opposé dans son ouvrage de 1917 aux «Vollnamen ...» (I<sup>re</sup> partie) les autres noms, «Die übrigen Namen» (II<sup>e</sup> partie), avec de nombreuses subdivisions (onze classes, la dernière avec pas moins de quinze catégories). Pour ma part, je trouve peu appropriée cette étiquette des «autres noms», «ceux qui sont de reste». Je préfère donc parler de noms «simples», au départ non composés (bien que certains «surnoms», comme Ἀρχιτέκτων «architecte» soient morphologiquement des composés, mais se rapportant à une notion unique)<sup>15</sup>.

Parmi ces noms simples, les sobriquets de type élémentaire comme «petit», «grand», «gros» ou «maigre», «bossu» ou «cagneux», «beau» ou «laid», «sage» ou «stupide», «violent», «grognon», etc., ne réclament pas d'explication particulière. On les trouve chez les hommes, comme chez les femmes. Chez ces dernières, le cas le plus simple est celui des adjectifs (ou participes) au féminin: Ἡδεῖα «douce» et dérivés (Ἡδίστη, etc.); Σμίκρα, Μίκα ou Μίκκα «petite», Σίμη, Συμμίχη «camuse», Φίλα/Φίλη «chère», avec Φιλτέρα, Φιλίστη, Φιλου-

11 Bechtel, *AFN* 7, 30 etc.

12 Fick, *Die griech. Personennamen ...* (Göttingen 1874) LXsqq.

13 A. Fick/F. Bechtel, *Die griech. Personennamen*<sup>2</sup> (Göttingen 1894) 295. 304, etc.

14 *HPN*, Vorwort X.

15 Assez nombreux noms tirés de l'appellatif d'une activité, tels Ἀρχιτέκτων, Ἐπίτροπος, Πρόξενος, etc., Bechtel, *HPN* 514sqq.; type plus rare pour des femmes, cf. Χορηγίς «coryphée» ou Ἀνθεπῶλις «fleuriste», 517 et 519.

μενή, etc., Ἀσπασία «bienvenue», Γλυκέρα «de saveur agréable», Ἰλάρα «gaie», Καθάρια «pure», Ἀρέσκουσα «plaisante», Θάλλουσα «florissante» (et participes comparables), etc.<sup>16</sup>.

Mais il existe d'autres catégories, que j'énumérerai rapidement: noms liés au calendrier ou à des fêtes, tel Νουμηνίς, en rapport avec la nouvelle lune, Τριτώ, née un troisième jour du mois; les nombreux noms d'inspiration religieuse, exprimant le lien avec une divinité, Ἀπολλωνία, Ἀφροδισία, etc., ou Ἀθηναῖς, Ἀσκληπιάς, etc.; les noms dits «géographiques», impliquant en général un rapport quelconque avec un pays, une ville: Αἴγυπτία, Δελφίς, Θεττάλη, Λύδη, certains de ces noms ayant pu être portés par des esclaves, mais jamais de manière obligatoire; aussi des substantifs féminins devenus anthroponymes, tels Ἀσία, Δωρίς, Ἑλλάς, Ἰταλία, Σύβαρις; enfin des noms tirés de la situation sociale, comme Κόριννα ou Παρθενίς.

Dans ces sobriquets du type le plus simple, il n'entre que des *constatations* ou des souhaits, pas de comparaisons. Mais lorsque Bechtel parlait de noms «métonymiques», il soulignait le fait important que beaucoup de noms reposent sur un transfert de dénomination, une comparaison: une femme nommée «colombe» est comparée à l'oiseau dont on connaît la douceur, etc. Comme le notait encore Bechtel<sup>17</sup>, la raison de ces transferts n'est pas toujours évidente à nos yeux. Beaucoup sont quand même très clairs. C'est ici que cet érudit établissait, à titre de classement, seize catégories, allant des figures divines et des héroïnes aux noms tirés de substantifs abstraits<sup>18</sup>.

Mais avant d'examiner certaines de ces catégories, très riches du point de vue du vocabulaire, je voudrais faire apparaître une notion nouvelle et qui est une originalité de l'onomastique féminine, à savoir l'emploi du genre *neutre*<sup>19</sup>. Cet emploi est probablement né à partir de la notion de «diminutif». Il ne s'agit pas ici du suffixe en -σκο, -ισκος, qui existe lui-même aux trois genres et qui est un suffixe assez banal, mais du suffixe neutre -ιον, très important en grec. Chantraine en a bien décrit le sémantisme<sup>20</sup>: «Le sens du suffixe apparaît en définitive imprécis; dans bien des cas il semble signifier 'ce qui appartient à la catégorie de ...'. Cet emploi a servi d'amorce à un développement nouveau ... Ce qui ressemble à une chose peut lui être inférieur, ou être plus petit. Le suffixe a ainsi servi à former des péjoratifs, des diminutifs, des hypocoristiques. C'est surtout le genre inanimé du suffixe qui favorisait cette nouvelle évolution. Un

16 On retrouve facilement tous ces noms chez Bechtel. J'ai étudié spécialement les féminins tirés de participes, *Tyche* 2 (1987) 107–112 = *Onomastica graeca selecta* (Paris 1990, cité *OGS*) 587–592.

17 *AFN* 68: «Es liegt in der Natur der Sache, dass sie nur selten mit vollkommener Sicherheit gelöst werden kann.»

18 Sommaire dans *AFN*, Vorwort viii.

19 Pour ce cas, remarques rapides chez Schwyzer-Debrunner, *Griech. Gramm.* II 37–38; discussion plus approfondie chez W. Schulze, *Kl. Schriften*<sup>2</sup> (Göttingen 1966) 849sqq.

20 P. Chantraine, *Formation des noms en grec ancien* (Paris 1933) 406sqq., pour le premier suffixe; 54sqq., notamment 64, pour le suffixe neutre.

nom neutre désigne volontiers de petits êtres, considérés comme une ‘petite chose’.»

Comme on sait, ce diminutif, avec une valeur affective, peut avoir comme point de départ des noms des trois genres: πατέριον (M), θυγάτριον (F) ou τεκνίον (N). Mais nous allons le retrouver dans l’anthroponymie. A partir de noms d’hommes, il est loisible de former de rares diminutifs, mais ils relèvent du style de la conversation et de la comédie: ὄ παππίδιον, Εὐριπίδιον, Σωκρατίδιον<sup>21</sup>.

Il faut insister sur le fait que cet emploi, limité ou péjoratif pour des hommes, s’est considérablement développé pour des femmes, avec évidemment ce coefficient d’affectivité, cette notion affectueuse de «petite chose» bien remarquée par Chantraine. Ainsi nous trouvons des noms qui se rattachent au domaine des composés défini plus haut, comme Ἀρίστιον, Ζεύξιον, Ἡγήσιον, etc., ou bien au groupe des noms simples, tels Ἡδύλιον, Αἴσχυριον, Μίκιον, Μόσχυριον, Χοιρίδιον, etc.<sup>22</sup>.

C’est visiblement à partir de ces formations que s’est développé l’emploi du neutre dans des catégories moins attendues, et notables du point de vue sémantique. Tout d’abord, on rencontre pour des femmes des adjectifs au neutre, non suffixés<sup>23</sup>, ainsi Γλάφυρον «délicate», Ἰλαρον «gaie», Σῆμον «camuse»<sup>24</sup>, Σύνετον «avisée», Χλίδανον «délicate», Πίθανον «docile», Σόβαρον «fière», Λίγυρον «mélodieuse», etc. Comme on le voit, ces noms correspondent le plus souvent à des qualités.

Une autre catégorie est constituée par certains abstraits. Bechtel a donné un catalogue général des abstraits, section XVI de la «métonymie»<sup>25</sup>: on y voit que des noms peuvent être tirés des diverses formations d’abstrait, en -α comme Δόξα «réputation», en -ία comme Εὐανδρία «courage», Εὐτυχία «bonheur», Σοφία «sagesse», en -η, Μελέτη «soin» ou en -σις, Εὐπραξίς «réussite», Δόσις «don», etc.

Mais à côté de Δόσις, pour une enfant considérée comme un don, un cadeau des dieux, on rencontre aussi Δώρημα, avec assurément le même sens, la même conception. Pour la sémantique, le transfert est le même, qu’il s’agisse de l’abstrait féminin ou de l’abstrait neutre.

Cette seconde catégorie, qui figure déjà chez Bechtel avec une demi-douzaine d’exemples seulement, me paraît mériter une étude plus approfondie, avec un essai d’inventaire, littéraire et épigraphique. En effet, ces noms du type

21 Sur ce point, il existe une étude spéciale de F. Schmid, *Die Deminutiva auf -ιον im Vokativ bei Aristophanes* (Diss. Zürich 1954).

22 Les premiers avec les composés chez Bechtel, les autres dans la seconde partie.

23 Regroupés dans *AFN* 49–51.

24 Nom bien défini déjà chez Pape-Benseler, mais parfois méconnu, voir *OGS* 454.

25 *HPN* 610–617, avec *AFN* 129–140. On peut relever un passage instructif de Philostrate, *Vie d’Apollonius de Tyane*, I 20, où six abstraits donnent lieu à un quiproquo avec des femmes esclaves portant de tels noms.

de Νόημα, s'ils apparaissent au moins à l'époque classique, demeurent vivants durant une longue période, au point que certains exemples sont confirmés ou parfois attestés par les transcriptions latines correspondantes.

L'existence de cette catégorie trouve d'ailleurs son parallèle dans des personnifications de substantifs neutres, appliqués à des humains dans le lexique classique. Divers exemples apparaissent chez Aristophane et doivent correspondre à un usage familier<sup>26</sup>. Ainsi pour un «rusé» l'emploi de τρῖμμα «ce qui est trituré» (Nuées 260, Oiseaux 431); pour un sophiste σοφισμα «sophisme fait homme» (Oiseaux 431); pour des poètes στωμύλματα «babillages» (Grenouilles 92)<sup>27</sup>. Mais on a aussi chez Sophocle λάλημα «bavardage» pour un homme (Antigone 320)<sup>28</sup>.

Il convient d'ajouter un mot qui est passé dans le lexique et n'a guère attiré l'attention. Le terme ἀκρόαμα vaut d'abord «ce que l'on entend, audition» (Xénophon, etc.). Mais il s'est personnifié, au point de signifier «musicien, chanteur», «artiste» en général, dans les inscriptions à partir de l'époque hellénistique<sup>29</sup>, chez des auteurs comme Polybe, IV 20, 10; XVI 21, 12, ensuite chez Plutarque, Galba 16, etc.<sup>30</sup>; également en latin, *acroama*, chez Cicéron, Suétone, etc.<sup>31</sup>. On a là un cas particulièrement clair de personnification.

D'autres ont dû être occasionnels, ainsi chez Euripide ou Sophocle des termes comme οἰκούρημα «gardienne de la maison», νύμφευμα «jeune femme», δούλευμα «esclave», etc.<sup>32</sup>.

Dans ce contexte sémantique, on comprend donc bien l'utilisation de certains de ces abstraits comme noms propres: Λάλημα c'est «le bavardage fait femme», mais on a aussi Νόημα «réflexion», etc. En effet, une première série de ces noms indiquent des qualités ou des notions positives. Ainsi Ἀγάπημα «affection»<sup>33</sup>, Théra; Bosphore, CIRB 337; à Rome *Agapema* (Solin 1193)<sup>34</sup>; Ἀξίωμα «dignité» (*Axioma* à Rome, Solin 1197); Δώρημα «don» (des dieux), assez fréquent, ainsi une Milésienne à Athènes, IG II<sup>2</sup> 9525 Δώρημα Μιλησία<sup>35</sup>, etc.; Ἐνθύμημα «réflexion», à Bouthrôtos<sup>36</sup>; Ἐπίτευγμα «réussite», à côté d'Ἐπίτευξις, même sens, nom fréquent, pour une autre Milésienne, IG II<sup>2</sup> 9574,

26 Chantraine, *Formation* 188; surtout J. Taillardat, *Les images d'Aristophane* (Paris 1962) 229–230.

27 Relevé par Denys d'Halicarnasse, *Rhétorique* 10, 18.

28 D'autres exemples pour les Tragiques sont donnés plus loin. D'autre part, on retrouvera Λάλημα comme nom de femme.

29 Voir L. Robert, *Opera minora selecta* I 664 et 672–673 (articles de 1930 et 1936).

30 Chez Plutarque, l'épithète correspondante est accordée au neutre, pour le chanteur Canus: ἀκρόαμα δ' ἦν ὁ Κάνος εὐδοκίμουμένον.

31 Article correspondant dans le *Thesaurus linguae latinae*.

32 Liste chez Chantraine, *Formation* 184–186.

33 L'exemple ancien admis chez Bechtel, *HPN* 612 (Athènes, VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.) n'est pas du tout certain (abréviation; cf. *AFN* 139).

34 Je renvoie ainsi à H. Solin, *Die griech. Personennamen in Rom, Ein Namenbuch* (Berlin 1982).

35 J'ai étudié à part, *Arctos* 21 (1987) 73–77 = *OGS* 573–577, un dérivé masculin tardif Δωρημάτιος qui suppose un diminutif \*Δωρημάτιον.

etc.; Εὔρημα «trouvaille» (à Rome *Heurema*, Solin 1226); Κτῆμα «objet précieux», à Delphes, SGDI 2156. 2157, etc.<sup>37</sup>, accompagné du diminutif Κτημάτιον, IG<sup>2</sup> 12445.

De même Μέλημα «sollicitude», Bosphore, CIRB 798<sup>38</sup>; Νίκημα «victoire», rare, pour une femme d'Antioche à Athènes, IG II<sup>2</sup> 8252 (IIIa); Νόημα «pensée», un des plus répandus, par exemple à Athènes IG II<sup>2</sup> 1534, 207 (IIIa)<sup>39</sup>, à Erétrie, Kos, etc.<sup>40</sup>; Σύνοημα «convention, pacte», pour une Ἡρακλειῶτις à Lemnos, IG XII 8, 33; Τρύφημα «délice», à Bouthrôtos<sup>41</sup>; Ὠφέλημα «bienfait», en Béotie, IG VII 2999. On rangera dans cette série φίλημα «baiser», avec Φίλημα, en tout cas *Philema* à Rome (Solin 1257, 14 ex.)<sup>42</sup>, et surtout le diminutif très répandu Φιλημάτιον, nom d'une hétaïre chez Lucien, Dial. mer. XI 1, fréquent dans l'épigraphie, variante -ματιν, à Athènes et ailleurs, IG II<sup>2</sup> 8305, etc.; à Rome *Philematium*, *Philematio(n)*, fréquent (Solin 1258, 57 ex.)<sup>43</sup>. Bien plus rare, presque disparu, sur χρῆμα «chose (précieuse)» Χ(ρ)ῆμα, *Chrema*, avec *C(h)rematium* (Solin 1260) et dérivés<sup>44</sup>.

Les noms se rapportant à des défauts sont rares. Ainsi Λάλημα «bavardage», déjà cité, au moins sous la forme latine *Lalema* à Rome (Solin 1242, 1 ex.). Egalement Παρόραμα «négligence», qui est très rare: nom d'une hétaïre selon Athénée 596 f, et probablement un nom de guerre plutôt qu'un vrai nom<sup>45</sup>.

Un certain nombre d'objets ont donné lieu à des dénominations. Ainsi avec ἄστυμα «jouet», assez rare, connu à Bouthrôtos<sup>46</sup> et à Rome (texte grec, Solin 1159). ἄγαλμα «statue», avec *Agalma* à Rome (Solin 1173) et surtout le diminutif ἄγαλμάτιον, attesté en Egypte<sup>47</sup> et comme *Agalmatio(n)* à Rome (Solin ibid.). Le mot ἄρμα «char» est à placer ici, au moins pour le diminutif ἄρμάτιον, avec deux exemples, une Milésienne à Athènes, IG II<sup>2</sup> 9428, et une femme d'Amisos, IG II<sup>2</sup> 8051 (IIa). Très rares sont Σκύλημα et le diminutif Σκυλμάτιον. Sur

36 P. Cabanes, *Inscr. du théâtre de Bouthrôtos*, Annales litt. Univ. Besançon 163 (1974) 123, ligne 16 (esclave affranchie).

37 Contre Bechtel, *HPN* 267, qui en faisait à tort un féminin en *a* long, G. Daux, *BCH* 101 (1977) 349sq. a bien reconnu le terme au neutre.

38 Déjà Bechtel, ibid. 615; A. Wilhelm, *Beiträge* (1909) 219–220.

39 C'est aussi peut-être (avec Δώρημα) le nom de ce groupe le plus anciennement identifié, chez K. Keil, *Jahrb. Class. Phil., Suppl. Bd. II* (1856–57) 375sq., et S. Koumanoudis, dans Pape-Benseler, *Wörterbuch* s.v.

40 Voir aussi L. Robert, chez Firatli-Robert, *Stèles funéraires de Byzance* (Paris 1964) 180.

41 P. Cabanes, *Bouthrôtos* 150, ligne 20.

42 Le génitif est en *-ae*, ce qui montre que dans les pays de langue latine, ces noms sont ordinairement passés au type *rosa*, *-ae*; de même dans le lexique avec δάκρυμα donnant *dacruma*, *lacrima*, *-ae*. Voir aussi J. André, *Emprunts et suffixes nominaux en latin* (Paris 1971) 16.

43 Déjà Arctos 21 (1987) 73–74.

44 Ibid. 76; ZPE 23 (1976) 263 = *OGS* 268.

45 Les hétaïres, comme les esclaves, ne portent pas obligatoirement des noms qui sont en rapport avec leur situation, mais pouvaient recevoir de tels surnoms.

46 P. Cabanes, *Bouthrôtos* 146, ligne 80.

47 Preisigke, *Namenbuch* (1922), s.v. Déjà dans la liste utile d'A. Zimmermann, *Philologus* 64 (1905) 501.



σκούλλω «arracher», on connaît σκούλα «boucle de cheveux», dans le répertoire de la poésie amoureuse, A.P. V 129 et 247. Ceci explique un nom *Scylma* à Rome (Solin 660, esclave), et Σκυλμάτιον à Ephèse, I. Ephesos 2122<sup>48</sup>. Rare aussi, sur στέμμα «bandelette», le nom *Stemma* à Rome (Solin 1182). L'idée de finesse doit être évoquée par τόρευμα «ciselure» et le nom correspondant: on connaît à Paros, IG XII 5, 385 une Βενύστα Τορεύματος, avec latinisation *Toreuma* à Padoue, CIL V 2931; le diminutif Τορευμάτιον à Thessalonique, IG X 2, 304, comme à Rome (en grec, Solin 1175). Un autre type de travail du métal se rencontre avec un nom tiré de χάλκωμα «vase en bronze, tablette, etc.», latin *Chalcoma* à Rome (Solin 1158).

Pour terminer cette liste déjà variée, ajoutons quelques notions diverses. Sur ἄρωμα «arôme, plante aromatique», on ne s'étonne pas de trouver *Aroma* à Rome (Solin 1080), surtout le diminutif Ἄρωμάτιον, vocatif -μάτι à Arles, IG XIV 2475, et datif -ματίω à Apollonia d'Illyrie<sup>49</sup>. On a vu plus haut le mot ἀκρόαμα «audition», signifiant «chanteur, artiste». Or le nom correspondant vient d'apparaître à Rome, pour une *Vibia Acroama*, A.E. 1985, n° 99<sup>50</sup>. C'est en tout cas la musique qui doit être évoquée par un nom constitué sur κροῦμα «acte de frapper la lyre, mélodie», diminutif κρουμάτιον (Achille Tatius); la seconde forme se trouve pour une Κρουμάτιον, joueuse de flûte chez Alciphron, nom de guerre ou nom forgé, mais typique<sup>51</sup>. Encore une autre notion, avec Κυμάτιον. Le simple κῦμα est banal, «vague, flot»; le diminutif κυμάτιον dans le lexique avec le sens technique de «cimaise» (Vitruve, inscriptions, etc.). Pour une femme, je pense plutôt à «vaguelette»; le nom est connu en tout cas pour une Héracléote à Athènes, IG II<sup>2</sup> 8707 (IIa) et peut-être pour une *Cymation* à Rome<sup>52</sup>. On est proche d'un abstrait avec νεῦμα «signe de tête; autorité», qui explique le rare nom *Neuma*, à Adria, CIL V 2333. Enfin, on ne s'étonne pas de voir un dérivé d'ὄνομα, neutre incorporé parmi les termes en -μα, le diminutif ὀνομάτιον (Longin, Arrien) fournissant Ὀνομάτιον «Petit-Nom», porté par Ὀνομάτιον Ἡπειρώτις à Athènes, IG II<sup>2</sup> 8541<sup>53</sup>.

48 J'ai signalé cet hapax intéressant dans ZPE 64 (1986) 181 = OGS 505. Ajoutons que dans cette inscription sont mentionnées deux défunt(e)s Ὀστίαν Ζμύρναν καὶ Ὀστίαν Σκυλμάτιον. Il s'agit bien de *cognomina*, et non pas d'une sorte de surnom, comme suggéré dans l'édition «... die mit dem zerzausten Haar».

49 Dans Albania III (1928) 43, repris dans le *Corpus* en cours pour Apollonia, n° 261. Ces formes ont été commentées par L. Robert, *Hellenica* XI–XII 558sq., rappelant que dans l'épithaphe d'Arles (bilingue latino-grecque) le nom (surnom) de la défunte a été glosé par les mots: *tam dulcis quam aromata*, notation qui est précieuse pour la sémantique de nos noms. Selon A. Wilhelm, cité dans *Bull. épigr.* 1953, 78, on aurait un troisième exemple pour Ἄρωμάτιον en Laconie, IG V 1, 1203, 61 etc.

50 Publication par S. Panciera, *Studia Kajanto* = *Arctos* Suppl. II (1985) 162 et 169, avec un bon commentaire.

51 Déjà chez A. Zimmermann, *Philologus* 64 (1905) 502, mais avec un rapprochement inexact.

52 Solin 1130 (mais autrement Solin, *Tyche* 4, 1989, 163, proposant *Cymothoe*).

53 Lorsque l'ethnique de la défunte est indiqué, il est régulièrement accordé au féminin.

A travers les témoignages conservés – comme souvent, il n'existe parfois qu'une ou deux attestations de ces noms – on constate que la catégorie des noms de femmes en -μα est assez riche, et plus diversifiée qu'on n'aurait pu le penser.

Nous pouvons maintenant quitter le domaine des noms au neutre pour examiner, plus rapidement, d'autres cas de métonymie. Ainsi, les listes de Bechtel offrent de nombreux noms tirés du règne animal, pour les hommes comme pour les femmes. Pour ces dernières, on ne rencontre pas moins d'une cinquantaine d'appellations différentes<sup>54</sup>.

Parmi les oiseaux, on trouve l'alcyon, avec Ἀλκυώ, la corneille, Κορώνη, le merle, Κοσσύφα, le pigeon, Πέλε(ι)α, la colombe, Περιστερά, le rouge-gorge, Πυραλλίς, le moineau, Στρουθίς, la tourterelle, Τρυγών ou Φάττα, l'hirondelle, Χελιδών. Parmi les mammifères, la vache, Βοῖσκα, Βοῖλλα, la génisse, Μοσχίνα, Μοσχίς, etc., la gazelle, Δορκάς et dérivés, la biche, Νεβρίς, la famille du porc avec Χοιρίς, Χοιρώ, Χοιρίνη, la lionne, Λέαινα, Λεόντιον, la tigresse, Τίγρις, et la panthère, Παρδαλίς; la louve, Λύκα, Λυκίσκα, la chienne Κυννώ, Κυνίσκα, la guenon, Πιδάκα, Πιδακώ; même le lièvre, Λαγίσκα, et la tortue Χελώνη.

Mais l'énumération n'est pas terminée. Comme l'avait écrit Louis Robert<sup>55</sup>, «il n'est pas d'animal qui n'ait fourni en grec un nom d'homme», ou de femme. On peut donc continuer avec une série d'insectes et de bestioles plus ou moins sympathiques: l'abeille, bien sûr, Μέλισσα, mais aussi le scarabée, Κανθάρα, le moustique, Κωνώπη, le ver luisant, Λαμπυρίς, la mouche, Μυῖα, et jusqu'au ver de bois, Τερηδών (nom d'une joueuse de flûte chez Aristophane). Il faudrait encore ajouter une série de poissons, ainsi que la seiche, Σηπία. On imagine plus ou moins facilement à la suite de quelles comparaisons ces noms ont pu être attribués, d'abord, en principe, comme des surnoms, puis comme des noms ordinaires. Statistiquement, les masculins sont encore ici les plus nombreux, mais la diversité des exemples cités montre combien l'imagination des Grecs était riche en ce domaine.

Si nous passons au règne végétal, c'est une autre richesse qui se déploie, avec environ trente-sept espèces différentes recensées chez Bechtel<sup>56</sup>. Certaines plantes viennent aussitôt à l'esprit, comme la rose, avec Ῥοδίς, Ῥοδώ, Ῥόδιλλα; le myrte, avec Μύρτα, Μυρτίς, Μυρταρώ.

D'autres éléments de ce répertoire sont plus ou moins inattendus: ils évoquent la marjolaine, avec Ἀμαρακίς, le raisin sec, Ἀσταφίς, la mûre, Βάτιον, le serpolet, Ἐρπωλλίς, la figue sèche, Ἴσχάς, le cresson, Καρδάμα, et la menthe aquatique, Σισύμβριον, la noisette, Κάρυον, le coriandre, Κοριαννώ, le cumin, Κυμινάνθη, le lis, Λείριον, le pavot, Μηκωνίς, le liseron, Μίλακον, le bourgeon

54 La plupart des exemples dans *HPN* 589–592, avec *AFN* 87–100.

55 L. Robert, *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine* (Paris 1964) 183, cf. *Mus. Helv.* 43 (1986) 250.

56 *HPN* 595–597 et *AFN* 100–110.

de vigne et le pampre, Οἰνάνθη et Οἴναρον, le pois, Πίστιον, le persil, Σελινώ, le tilleul, Φιλύρα, etc.

Tous ces termes, outre leur intérêt pittoresque ou folklorique, peuvent être utiles pour l'histoire du vocabulaire, notamment lorsqu'un de ces anthroponymes rares corrobore une explication de grammairien (glose d'Hésychius, par exemple) ou bien apporte une datation plus ancienne que celle qui est fournie par le lexique. Ainsi, j'ai pu élucider un nom de femme nouveau et unique à Rhamnonte, Μυμαικύλη (sic)<sup>57</sup>. On doit l'expliquer par le terme rare μεμαίκυλον (et variantes) «fruit de l'arbousier, arboise» (Comiques, Théophraste, Galien); le nom de l'arbuste lui-même, κόμαρος, a donné de son côté un nom d'homme<sup>58</sup>. Ou encore, une inscription archaïque de Mégara Hyblaea (Sicile, VI<sup>e</sup> s.) a livré un nom de femme (au neutre) Καπρόγονον, inconnu des recueils et du lexique<sup>59</sup>. Il est loisible d'imaginer son étymologie, en reconnaissant un nom de plante en -γονον (comme χρυσόγονον), qui désignerait une sorte d'«herbe au sanglier» (κάπρος).

Comme je voudrais le montrer par cette excursion au milieu des noms de femmes, il est apparent que l'anthroponymie n'est pas une discipline «fermée» et qu'elle peut souvent servir à l'étude du vocabulaire grec, comme à celle de nombreux suffixes. En outre, l'apport constant de l'épigraphie permet de renouveler un matériel qui se répartit sur des siècles et sur des régions très diverses.

57 Article de 1984, repris *OGS* 423.

58 *HPN* 593, et *OGS* 424.

59 Article de 1981, repris *OGS* 385sq.